
Réformer la médecine par la littérature : l'éducation des médecins dans la politique positive d'Auguste Comte

Frédéric Dupin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/5981>

DOI : 10.4000/narratologie.5981

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Référence électronique

Frédéric Dupin, « Réformer la médecine par la littérature : l'éducation des médecins dans la politique positive d'Auguste Comte », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 06 juillet 2010, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/5981> ; DOI : 10.4000/narratologie.5981

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.



Cahiers de Narratologie – Analyse et théorie narratives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Réformer la médecine par la littérature : l'éducation des médecins dans la politique positive d'Auguste Comte

Frédéric Dupin

Introduction

- 1 La compréhension de l'œuvre d'Auguste Comte (1798-1857) demeure sans doute encore durablement compromise par une ambiguïté de vocabulaire. Le terme de positivisme, forgé par Comte pour distinguer sa philosophie de la théologie et de la métaphysique, a en effet acquis aujourd'hui un sens rigoureusement contraire à celui que le fondateur du positivisme lui avait pourtant scrupuleusement assigné. Cette méprise, qui possède elle-même une histoire et une signification, impose du moins de prendre conscience de l'existence de deux « positivismes », à titre de préalable à toute réflexion sur le sens si particulier de l'articulation comtienne entre médecine et littérature.

Deux positivismes

- 2 Le premier sens, le plus courant, renvoie à une attitude qu'il serait plus rigoureux d'appeler « scientisme », qu'on peut caractériser brièvement sous trois rapports comme : (a) l'extension des méthodes propres à la physique à l'ensemble des champs du savoir et, corrélativement, la centralité logique acquise par la notion d'hypothèse ; (b) la primauté de l'analyse sur la synthèse, c'est-à-dire la nécessité d'enquêtes régionales, rigoureusement délimitées et justiciables d'une validation directe par l'expérience sans préjuger d'articulations avec d'autres champs d'enquête ; (c) enfin, une neutralité revendiquée envers la sphère des valeurs morales et politiques, gage central de l'autorité de la science comme référent théorique vierge de toute partialité ou de toute

subjectivité. La science positive, en ce sens, relèverait d'une logique autonome, distincte des passions humaines, et ne rencontrerait la cité que dans ses lointaines conséquences techniques.

- 3 Rien n'est toutefois plus éloigné, non pas même de l'esprit, mais bien de la lettre du positivisme comtien. Puisqu'il ne s'agit pas ici d'en conduire un exposé exhaustif, rappelons en effet seulement deux choses. (a) Le positivisme comtien apparaît comme une réflexion sur « l'unité encyclopédique du savoir¹ », et suppose alors la délimitation des degrés de dépendances propres à chaque science et à l'égard de toutes les autres². Les méthodes issues de la physique expérimentale ne sauraient donc pas plus épuiser le travail scientifique que l'arithmétique ne permettrait de comprendre la complexité et la spécificité du vivant. Bien plus, en critique constant du matérialisme³, Comte tempère de manière décisive l'usage des méthodes physiques ou mathématiques dans les sciences supérieures que sont pour lui la biologie, la sociologie et la morale. Rappelons enfin (b) que le positivisme se définit à la fois comme une philosophie (c'est-à-dire un système des connaissances humaines), une politique⁴, et surtout une religion, la Religion de l'Humanité, ayant vocation à réorganiser l'ensemble des sociétés occidentales. Opposer la science à la foi, ou si l'on veut, la sécheresse de la science à la sentimentalité religieuse, n'a pour Comte aucun sens : sa dernière œuvre, la *Synthèse subjective* (1856), montre du reste assez, en invitant à redéfinir l'encyclopédie positive à partir des exigences de la sociabilité et du cœur, ce qu'il pense de la domination de l'analyse dispersive, de l'extension abusive des prétentions à la démonstration ou à l'objectivité propres au scientisme contemporain⁵. Au sens strict, le positivisme comtien est donc bien une « foi ». Foi paradoxale sans doute, car a-théologique et toujours pleinement démontrable, mais en cela toujours irréductible à une simple doctrine spéculative, ou à une quelconque pratique disciplinaire.
- 4 Ce n'est pas le lieu de conduire plus loin cette présentation⁶, ou de s'interroger sur les raisons historiques du spectaculaire renversement sémantique dont le terme de « positivisme » fut l'occasion. Il nous suffira de souligner en quoi la médecine, au milieu du XIX^e siècle français, permet de mettre singulièrement en lumière cette confusion, tant elle revêt, pour Comte, comme pour la tradition scientiste, une importance décisive. La question médicale s'avère à bien des égards, on le verra, un point clé, un véritable point d'inflexion.

La médecine en question

- 5 On sait en effet que l'ouvrage fondamental de Claude Bernard, *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), devait pour longtemps formuler le catéchisme d'une certaine méthode scientifique, et, excédant en ce sens le champ disciplinaire étroitement médical, s'ériger en véritable manifeste épistémologique. Sous ce rapport, chez Comte comme chez Bernard, la systématisation d'un art médical, son instauration comme discipline académique et pratique professionnelle se jouent simultanément au carrefour du politique et du biologique, au cœur de la définition même de ce qu'est ou doit être la science. L'approche positive du vivant, à peine esquissée jusqu'alors, constitue ainsi la biologie et la médecine du XIX^e siècle en véritable champ de bataille, tant théorique qu'institutionnel, pour la pointe avancée des penseurs européens.

- 6 Simultanément, Comte développe en effet à partir de 1848, dans le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, les conséquences politiques de sa pensée, dans laquelle la médecine et le médecin vont progressivement acquérir une place décisive. À ce titre, l'essentiel des disciples orthodoxes de Comte embrassera en effet sur son conseil la carrière médicale (Audiffrent, Robinet etc.). Pourtant, dès l'origine, la pensée positiviste prend un cours contraire à la logique expérimentale et institutionnelle, académique, que Bernard va défendre en médecine.
- 7 D'une part, Comte n'a de cesse de souligner la spécificité de la médecine par rapport à une simple science du vivant. Si elle tire bien son origine de la biologie, elle ne saurait s'y réduire comme un simple art d'application, et doit plutôt embrasser le champ sociologique, et même la morale. La médecine n'est pas la mise en œuvre de « vérités » anatomiques ou physiologiques. C'est le sens des polémiques des années 1850 contre les médecins expérimentaux, en qui il ne voit que des « vétérinaires », ignorant la nature de l'objet qu'ils prétendent penser.
- 8 Comte nie d'autre part toute distinction entre théorie et pratique en médecine ; celle-ci s'avère moins une science abstraite et spécialisée qu'un « art social », qui est plus proche de la politique que de la chirurgie⁷. Le médecin a trait en effet, pour Comte, à l'homme et à ce qui en lui est le plus élevé ; il n'est pas un praticien du corps, un « vétérinaire », mais le gardien et le conseiller de notre liberté. Au prix d'une réforme complète de son éducation et de sa pratique, il sera en conséquence incorporé au sacerdoce de l'Humanité et voué à la réforme progressive des institutions occidentales, comme on le verra en conclusion. Le véritable objet de la médecine comtienne serait donc de guérir la société de ses maux, davantage que de soigner une mécanique corporelle ; la maladie qu'il considère au-delà de tous les symptômes individuels, c'est la maladie historique qui enfièvre l'occident depuis l'ébranlement de l'équilibre féodal. L'idée d'une médecine intégrée à la société comme une simple spécialité universitaire, ou un corporatisme professionnel, d'un art médical revendiquant la neutralité d'une technique au point de pouvoir admettre la nécessité d'une éthique règlementant de l'extérieur son activité, tout cela n'a pas de sens dans la perspective comtienne.
- 9 Sans doute, sous cet aspect, Comte juge-t-il les choses de haut. Mais c'est que toute réflexion sur les arts de la santé implique autant une réforme intellectuelle qu'une réforme de la politique de formation universitaire des élites. C'est le sens du plan d'école, essentiellement médical, mais pour une part également juridique, exposé dans la circulaire du 28 février 1849 de la société positiviste⁸. Significativement ce plan commence par l'institution d'une nouvelle formation des médecins, appelés à jouer un rôle décisif (comme intermédiaire entre le curé et l'instituteur) dans l'économie de l'espace politique. Cette définition sociale et politique de la médecine engendre ainsi une vision des institutions médicales qui rompt avec un esprit de corps alors encore embryonnaire, et explique la résistance des quelques médecins positivistes survivants à Comte à la constitution d'un corps médical autonome, fermé sur lui-même⁹.
- 10 Nous pouvons donc résumer cet aspect de la question comme suit : là où Bernard et ses suivants s'attachent à sauvegarder une indépendance de la science médicale expérimentale, supposant par exemple la séparation entre théoricien, « gens de l'art », d'une part, et profanes d'autre part, Comte s'emploie à une « reformulation sociologique » de la médecine qui prend deux aspects : a) la refonte de la théorie de la santé à partir de la notion « d'hygiène cérébrale », où se résume pour lui l'ensemble de la pathologie humaine ; b) la constitution de la médecine en un art global immergé dans

le monde commun, sans la médiation de corps intermédiaire ou d'association¹⁰, enveloppant une diététique, une psycho-somatique, une politique et une morale. Pour Comte, la santé humaine ne se réduit pas à la vitalité d'un organisme, mais découle de la pleine participation de l'individu à la vie supérieure qui est celle de l'Humanité.

Comte et l'idée de cure littéraire

- 11 L'originalité de la position comtienne transparait enfin dans la fonction assignée à la littérature dans la formation des médecins comme dans l'exercice du soin ; mais elle s'inscrit également dans un questionnement souterrain au sujet de la fonction sociale de l'art. En intégrant le champ élargi d'une médecine religieuse, la littérature cessera, on le verra, de se faire le terrain d'une licence purement esthétique, pour se constituer en lieu commun du perfectionnement moral. Si la médecine va tirer de la littérature plus qu'une inspiration mais presque une thérapeutique, la littérature en retour sortira par le haut de sa crise romantique et formaliste où l'art lui-même semble, pour Comte, tourner à la stérilité¹¹.
- 12 Cette formation littéraire que les médecins reçoivent en plus de leur formation encyclopédique, toujours suivant la circulaire de 1849, ne tient donc pas lieu d'un plat enseignement de « culture générale » ; elle n'est rien moins qu'un « supplément d'âme » donné de l'extérieur à la sécheresse d'une discipline scientifique. À l'inverse, va s'élaborer chez Comte, nous le verrons, une conception de la littérature comme « artifice moral », et médication du corps par l'esprit, qui la constitue en élément central de la pensée comme de la pratique médicale. Or si la littérature peut ainsi devenir un « moyen » de soin à part entière, c'est que, agissant sur les passions, elle peut en réguler le cours et disposer le patient à l'harmonie morale, et donc physique. La culture n'est pas, pour Comte, un luxe de l'esprit, séparé de la vie du corps, elle constitue à part entière une condition de la santé et de la moralité qu'aucun médecin digne de ce nom ne saurait ignorer.
- 13 Par là, enfin, se manifeste clairement la dimension « religieuse » de cette médecine positiviste. La littérature est en effet le cœur de la liturgie de l'église comtienne, marquée par la lecture régulière des grands poètes dans un but de perfectionnement moral. Le *catéchisme* détaille par exemple un plan d'épuration des bibliothèques afin de purger nos lectures journalières des œuvres perturbatrices, qui, troublant nos émotions, provoqueront invariablement des dysfonctionnements organiques¹². La critique littéraire se trouve donc, elle aussi, mise au service d'un dessein convergent d'éducation morale de l'humanité en l'homme.
- 14 Tout à la fois héritage du passé et instrument de perfectionnement du présent en vue du futur, la littérature universelle se trouve ainsi à son tour absorbée dans la politique religieuse comtienne. Cette visée totalisante ne saurait pour autant équivaloir à aucune ambition totalitaire, ainsi qu'on l'a un peu trop souvent et trop vite affirmé ; elle découle simplement de la domination, dans la pensée comtienne, du point de vue humain comme unique mode de position de tous nos problèmes généraux. Niant toute forme d'absolu, le positiviste doit bien reconnaître qu'aucune chose ne vaut pour elle-même, ni la santé, ni le génie des poètes, ni les talents et les professions ; sans Dieu ni Providence, elles ne valent plus que rapportées à leur seule dimension commune, l'Humanité. La médecine est art humain, la science, science humaine car pensée par des hommes finis, et en vue de l'existence humaine¹³, la littérature est depuis son origine le

chant de l'homme se célébrant et s'émouvant lui-même par l'idéalisation de ses passions et de ses drames. Si nous ne croyons ni en Dieu, ni en aucun absolu terrestre (État, Croissance etc.), alors nous ne pouvons coordonner nos différentes activités que par la prise en compte rigoureuse de leur dimension spécifiquement humaine, c'est-à-dire inscrite dans la vie propre d'une humanité murissant et s'éveillant à elle-même au fil des siècles. L'histoire est la seule dimension commune à des activités multiples et dépouillées de tout sens théologique ou métaphysique ; la synthèse positiviste procède davantage d'une résignation lucide, ou d'une humilité conséquente, que d'un quelconque message mystique issu d'une imagination exaltée. Car le « consentement » à l'histoire, par lequel nous acceptons le joug et l'héritage du passé humain afin de le transmettre, sans plus souhaiter nous en affranchir par un mythe eschatologique ou millénariste, constitue très exactement le fond de la religion de l'Humanité.

- 15 Si celle-ci lie alors, jusqu'à les confondre presque, la médecine et la poésie, c'est parce que le monde contemporain souffre précisément, d'après Comte, d'antagonismes artificiels : « l'objectivité » scientiste contre l'intériorité du sentiment, le professionnalisme des compétences contre l'égalité des dignités, l'évidence de la liberté de l'homme et la nécessité d'un gouvernement etc. L'idée de cure littéraire, de médecine « par les livres », peut ainsi apparaître comme un modèle des synthèses et des retournements comtiens ; son approche sera donc également une introduction à la pensée de Comte. Mais surmonter la surprise que ne peuvent manquer de provoquer d'abord ces argumentations devrait également nous permettre, en suivant les conséquences de cette suprématie du « dogme de l'Humanité » jusque dans la redéfinition de la constitution interne comme des rapports réciproques de la médecine et de la littérature, de comprendre peut-être quelque chose de notre situation présente.
- 16 Notre propos s'attachera d'abord à dégager les fondements généraux de la médecine positiviste avant d'en détailler les aspects spéciaux.

Les fondements de la médecine positive

- 17 Le positivisme est dans son ensemble, nous l'avons suggéré plus haut, une pensée de l'historicité du savoir, c'est-à-dire de la nécessaire relativisation historique de la scientificité et de sa constitution en tant que fait humain. Si « une conception quelconque ne peut être bien saisie que dans son histoire¹⁴ », c'est que l'intelligence n'est pas pour l'homme un accès transcendant à la vérité, comparable à une forme quelconque de « révélation », mais le travail lent et progressif par lequel l'esprit humain se proportionne, par l'attention, à son objet. La vérité, depuis Thalès, n'a ainsi rien d'une élévation mystique, mais consiste dans la détermination réciproque d'un rapport et d'une loi proportionnant un objet à un autre. Aussi les premiers germes de positivité naissent-ils d'abord des mathématiques, parce que la considération de l'étendue apparaît comme l'objet le plus simple, le moins composé qui soit ; nous commençons par nous orienter positivement dans un monde de distances, de formes, de mouvements, bien avant que nous n'ayons délivré nos pensées biologiques ou politiques des métaphores et des mythes théologiques. Aussi Thalès précède-t-il Montesquieu, et les Dieux de la terre ont-ils commencé par disparaître avant ceux des hommes.
- 18 L'idée d'histoire des sciences signifie donc que la positivité est une conquête de l'esprit relatif contre les imaginations absolues, une conquête du travail par lequel les objets

sont déterminés relativement à un sujet (ainsi de Thalès et de son ombre), et non plus pensés unilatéralement comme l'expression d'une essence ou d'une intention cachée. Cela vaut donc par extension pour les vivants et la science de la vie. Car dès le début de sa formation polytechnique, Comte a conscience de la révolution biologique initiée par Bichat, Gall ou Buffon ; le moment n'est plus bien éloigné où nous pourrions concevoir la vie non plus comme un mystère métaphysique (une force mystérieuse ou une combinaison de matière) mais comme une série de relations réglées et appréciables méthodiquement. La constitution de la biologie cérébrale introduit en effet à une pensée de la vie. Si la biologie positive est ainsi établie dans ses principaux fondements¹⁵, les conséquences restent encore à tirer. De là la conscience chez Comte de la nécessité de compléter et d'étayer médecine et biologie par des conceptions systématiques et homogènes. L'historicité du savoir n'est pas pour Comte simplement l'indice d'une perfectibilité du savoir, elle implique en effet une méthode d'invention et de construction qui utilise l'histoire comme ferment des innovations scientifiques, de la régulation des forces intellectuelles de l'humanité. Ce qui est ne sera pas toujours, ce qui a été fait, peut et doit être parfait : le devenir des sciences n'est pas une perfectibilité obscure et indéfinie, mais un travail à poursuivre suivant la règle même des travaux humains.

- 19 Le cas sera en effet particulièrement avéré à l'égard de la médecine et de la biologie, dont nous ne pouvons seulement concevoir l'histoire comme une accumulation désordonnée de techniques de guérisons et de détails anatomiques. Si le vivant n'a ainsi jamais cessé d'être pensé, par le mythe d'abord et par toute la poésie des humeurs, si en ce sens la médecine semble aussi vieille que l'homme, son avenir porte plus loin que la régularisation de certaines pratiques de soin : on le verra, la norme dernière de la biologie doit être trouvée dans une conception positive de ce qu'est la vie, et donc dans la détermination d'un être qui soit vie par excellence d'après lequel penser les lois propres au vivant. De la même manière, la médecine ne saurait, pour Comte, être perfectionnée que d'après une idée positive et terminale de la « santé », à peine devinée dans les modes usuels de la pathologie. En dernière analyse, la santé humaine devra être pensée à partir de l'avenir humain comme développement du « Grand Être » ; nos maladies seront politiques en leur fond. C'est à la lumière encore trouble de ces anticipations, qu'on peut comprendre ce jugement de Comte, « l'art médical proprement dit commence à peine à sortir de sa routine initiale¹⁶ ».

La biologie humaine, science synthétique

- 20 Il faut ici dire quelques mots de la conception comtienne de la biologie, et accepter de résumer un travail d'élaboration complexe et continu tout au long de l'œuvre. L'objet de la biologie, nous le savons, est la vie. Toutefois celle-ci ne se laisse pas penser positivement suivant les méthodes analytiques de la physique et de la chimie ; les éléments du vivant ne nous apprennent en effet rien de ce qui manifeste la vie. Le carbone ne rend pas raison de la forme. La chimie rend compte des conditions de la vitalité, non de son développement et de ses lois propres. C'est pourquoi, dès la quarantième leçon du *Cours*, Comte voit dans la biologie un moment d'inflexion et de retournement de la scientificité même ; la continuité analytique propre aux sciences inférieures, physico-mathématiques, doit céder le pas à une démarche synthétique qui ordonne la pensée suivant un rapport de finalité fonctionnelle. Le monde de l'inerte, c'est celui de la dispersion ; tout demeure *partes extra partes* ; la vie impose une unité

constituant la partie en organe et miroir du tout. La moindre cellule différenciée présuppose, par exemple, une unicité qui est celle de « l'organe », par suite de l'organisme entier. Allons plus loin, aucun être vivant ne peut être pensé à part de l'espèce dont il procède et qui le détermine dans ses fins propres (transmission, reproduction) : l'organisme vivant ne saurait donc être étudié que dans la perspective de son unité et de son devenir « spécifique ». Le classement des espèces, initiés par Buffon, n'est donc pas une partie adventice, extérieure à l'anatomie, mais bien sa vérité même ; car si une fonction animale (la motricité par exemple) doit être pensée d'après ses conditions anatomiques (l'aile, la patte, la nageoire etc.) et en vertu de sa destination (la vie de relations, la prédation etc.) pour être adéquatement conçue, nous ne pouvons comprendre un vivant que par la comparaison systématique de ses facultés avec celles de l'ensemble des vivants (ce qu'est la motricité depuis sa forme primitive : reptation, natation, jusqu'à ses formes développées, vol, course, composition des mouvements etc.). La comparaison réglée sera donc l'art et la méthode propre du biologiste, attentif à ordonner les fonctions animales en une échelle heuristique dont les barreaux supérieurs correspondront alors aux fonctions animales les plus complexes, les plus rares et les plus déliées des fonctions primitives et les plus communes (digestion, reproduction). De ce principe de classement anatomique et spécifique résulte l'idée que l'étude de la vie, dans son ensemble, doit être rigoureusement ordonnée en vue de la compréhension des fonctions cérébrales (perception, conception, anticipation) de l'espèce la plus développée, l'espèce humaine, puisque se manifestent en elles les facultés vitales les plus différenciées. La vie de l'esprit, pourrions-nous dire en une formule aristotélicienne, est la vérité de la vie animale et végétative. Une biologie positive doit donc avoir pour but – et ici, malgré les apparences, le *Cours* anticipe rigoureusement le premier tome du *Système* – d'éclairer les conditions de la pensée en l'homme et de cette vie supérieure qui suppose encore société et tradition, la vie de l'Humanité même.

- 21 Ce que nous pouvons savoir du fonctionnement de la vie n'a ainsi pas à être cherché dans la décomposition chimique des tissus vivants, car ces techniques ne nous fourniront jamais que des connaissances partielles, décousues, impropres à déterminer une thérapeutique, et moins encore une morale ; mais bien dans une méditation sur la vie comme phénomène synthétique que résume l'histoire de l'Humanité, considérée comme « le plus vivant des êtres ». L'Humanité en effet s'affirme progressivement chez Comte comme le « plus grand des êtres », non pas une fiction ou une métaphore, mais une entité réelle dont les individus humains seraient les organes libres et autonomes. La biologie positive, telle que la conçoit Comte, est donc bien loin du travail de laboratoire cher à Claude Bernard : elle est une méditation sur la différence réglée et sur l'immense société qui relie la paramécie à l'action humaine. Le médecin n'aura donc pas vocation, nous le verrons, à « réparer » l'organisme humain défectueux, mais à garantir sa solidarité avec la grande chaîne des vivants, par la diététique, le soin et l'ascèse, continuité qui fait la vérité et la destination de sa vie propre. Il devra ainsi, dans sa formation, préférer à la « boucherie » et aux dissections, la culture de l'esprit d'abstraction nécessaire à la représentation d'influences multiples et convergentes à l'œuvre simultanément dans l'organisme humain¹⁷.
- 22 Cette synthèse biologique, que compléteront la sociologie et la morale comme science de la vie en ses formes spécialement humaines, doit donc nous préparer à comprendre pourquoi la formation des médecins supposera pour Comte une discipline nouvelle et

une stricte aptitude à l'esprit que seule la culture des lettres permettra de favoriser. Mais ajoutons que la vie ne saurait être conçue uniquement par notre vaste chaîne des espèces : la vie n'existe pas en effet sans un rapport constant à un milieu plus stable et plus simple que l'organisme. Si la biologie veut une méthode et une pensée irréductibles à celles de l'inerte, elle ne cesse de les présupposer. La conception positive du milieu est aussi indispensable à la biologie que celle d'organisme¹⁸. Le biologiste devra subir une double préparation : sciences et humanités. Mieux, il faut remarquer que plus un organisme vivant est complexe, plus il devient dépendant du milieu : la paramécie a moins de besoins que la plante, celle-ci est plus « résistante » que l'animal, etc. Il y a réciprocité entre dépendance et excellence¹⁹. D'où, un double constat : d'une part, l'étude de l'homme est impensable sans l'intelligence du réseau des dépendances étroites et multiples qui la caractérise ; aucune morale ne peut ignorer, par exemple, les besoins élémentaires du corps ; d'autre part, le milieu d'où nous tirons l'essentiel de notre subsistance est un milieu social et humain, donc la santé du corps est un phénomène avant tout « sociologique ». Il y a ici un paradoxe sur lequel repose l'essentiel de la pensée comtienne de la médecine. Si la médecine est un art des « milieux²⁰ », alors elle s'exercera toujours à faux si elle ne saisit, outre les dépendances physiologiques (nutrition etc.), les dépendances sociales et morales qui agissent en continu sur nous. Nous ne pouvons que par abstraction concevoir notre vie physiologique comme exempte de déterminations sociologiques. Si une analogie contemporaine peut faire comprendre cette idée, nous la retrouvons par exemple lorsque nous croisons des statistiques médicales et sociologiques au sujet de problèmes de santé publique comme l'obésité ou le SIDA ; nos maladies sont en ce sens essentiellement politiques.

- 23 Les maladies humaines ne peuvent en effet être seulement comprises par l'étude de la vie végétative (viscère) ou de mouvements (sensibilité) ; elles impliquent l'esprit et le concours social. Une conception végétative de la santé (le cœur bat) s'avère à peine plus insuffisante qu'une conception animale (le sujet peut courir et se nourrir par lui-même) ; nous savons que ce que nous visons par le terme de santé, chez l'homme, n'est point la simple survie, mais l'expression d'une vie humaine, socialement et moralement active. Nous voyons donc que les premiers linéaments d'une conception positive de la biologie, où l'organisme est vu non comme une entité surnaturelle ou métaphysique, mais comme une somme de relations intelligibles, aboutissent à une conception synthétique de la vie comme phénomène globale, culminant dans la vie de l'humanité, et impose à la médecine de déterminer sa propre conception de ses fins, et en particulier, nous l'avons évoqué plus haut, du sens donné à l'idée de santé. C'est sur ce terrain que va encore se creuser l'écart entre Comte et Bernard, et s'ouvrir le chemin d'une synthèse entre médecine et littérature.

La finalité de l'art médical : l'hygiène cérébrale. « Systématiser le rapport du cerveau au reste du corps »

- 24 « Presque toutes les maladies connues ne sont que des symptômes²¹. » Cette formule de 1828 inscrit explicitement Comte dans le sillage de Broussais, pour qui il professera du reste une admiration constante²². Il s'agit surtout par là de nier l'idée même d'une nosologie positive, c'est-à-dire la substantialité de la maladie même. Il résulte en effet de ce qui précède, que les maladies, dans leur diversité, ne doivent pas être tenues pour des entités distinctes, dans l'unité factice que leur procurent nos peurs et nos mots²³. La

santé est une réalité quantitative, une moyenne entre l'excitation et le repos ; nos pathologies n'ont pas de portée qualitative, résultant uniquement de défauts ou d'excès le plus souvent inévitables. Car nous ne sommes jamais malades que par un concours de circonstances multiples et éminemment humaines et sociales ; l'étude symptomatologique ne saurait éclairer suffisamment ce réseau d'influences. La fragile santé de notre corps exprime en effet une altération constante de l'organisme par les variations des milieux physiques, physiologiques et sociaux auxquels il participe en permanence. Mais s'il n'est pas difficile de comprendre nos rhumes par une humidité d'automne, pourquoi ne pas comprendre que ce sont au fond des opinions et des contraintes sociales qui nous firent sortir ce jour pluvieux ? S'il faut définir l'existence humaine comme une vie se déterminant par des motifs sociaux et spirituels, pourquoi ne pas voir dans notre corps et sa santé le résumé de nos opinions, de nos préjugés et de nos ambitions ? Ce pas hardi, c'est celui que Comte franchit dans le *Système* en définissant la santé comme un phénomène essentiellement moral, et en faisant du cerveau l'objet central de sa théorie médicale. Nos maux sont essentiellement les suites de nos pensées et de nos mœurs.

- 25 Nous ne détaillerons pas la philosophie cérébrale de Comte, dont la subtilité nous ferait dépasser le cadre de cette étude. Retenons seulement que le cerveau est pour Comte le point de contact entre les influences du milieu inerte (les éléments), du milieu physiologique interne (les réactions organiques), et surtout celle du milieu social (par le langage et l'expérience humaine). La vie cérébrale est donc soumise à une triple détermination, physique, physiologique et sociale, qui structure en retour nos pensées et nos humeurs (nombre d'irritations viennent d'un mal d'estomac, et il y a des idées noires qui n'ont d'autre origine qu'un vent humide). Une mauvaise nouvelle, certaines croyances superstitieuses, suffisent ainsi parfois à perturber ce fragile équilibre, par les peurs qu'elles engendrent. D'où des symptômes physiques qu'une meilleure éducation sauraient sans doute prévenir. Aussi toute pathologie suppose-t-elle pour Comte une théorie de l'innervation²⁴, c'est-à-dire de l'influence réciproque du corps sur le cerveau, qui tient compte de l'ambivalence de l'organe de la pensée, à la fois singularité vitale et passerelle vers la réalité sociale qu'il traduit et interprète. Comme le note J-F. Braunstein, « cette origine affective ou sociale des maladies explique pourquoi leur nombre est plus faible chez les animaux que chez l'homme, du fait de la pauvreté de leur vie sociale²⁵. »
- 26 La santé humaine ne prend donc sens, pour Comte, que comme santé « morale », impliquant alors toujours, chez le médecin positif, une intuition de l'unité fondamentale des différents plans de notre existence, et de la solidarité nécessaire de toute thérapeutique : simultanément physique, politique et morale. Il n'y a pas là exaltation moralisante, mais un souci de comprendre la vie humaine comme un phénomène complexe quoique toujours synthétique, c'est-à-dire dont l'intelligence ne peut résulter de la juxtaposition d'enquêtes spéciales et abstraitement disjointes les unes des autres. En cela le médecin ne peut séparer la maladie de la morale, la thérapeutique de l'éducation, puisqu'au fond nous ne sommes malades que parce que notre vie n'est pas saine et appelle constamment de nouvelles régulations. Cette idée doit heurter une conscience contemporaine, rompue à mettre sa confiance dans des spécialistes, mais elle peut également nous rendre attentifs au retour hypocrite de l'alliance entre médecine et morale ou éducation par une insistance étatique sur la prophylaxie ou l'hygiène. Nous savons bien que la maladie n'est pas sans lien avec le

genre de vie et de pensée que nous nous donnons ; nous manquons toutefois d'assumer cette position comme perspective globale sur la santé du corps et de l'esprit, laissant en cela le soin à un État prévoyant ou à un moralisme hygiéniste et infantilisant le soin d'occuper le terrain pour nous... Comte, en la matière, ne dissimule rien en caractérisant et en revendiquant la dimension éducatrice, sacerdotale du médecin (pour qui il réclamera en conséquence une complète liberté d'exercice, identique à celle du professeur et du clerc, par la séparation radicale de toutes les fonctions spirituelles du joug temporel et des hypocrisies concordataires ou académiques).

- 27 Si les maladies relèvent au fond d'un mécompte inévitable dans le gouvernement de sa propre vie (en ce sens Comte ne sacrifie pas à l'utopie d'une santé parfaite et continue), il faut concevoir la médecine comme un art essentiellement moral et religieux où l'on ne séparera ni la pratique ni la théorie, ni la connaissance biologique, ni l'empathie humaine, ni le discernement sociologique. Dépositaire d'un art total, le médecin ne doit être pour Comte ni le fonctionnaire partiel d'une administration tentaculaire, ni le praticien libéral monnayant un service spécifique. Sa conception de l'art médical comme sacerdoce se trouve ainsi résumée dans les conseils qu'il adresse à un disciple médecin :

Vous avez pleinement raison de ne pas séparer la pathologie de la thérapeutique, à laquelle toutes les conceptions doivent directement viser. Au fond la médecine, comme la morale, est toujours restée rebelle à toute vaine séparation entre la théorie et la pratique, dont les domaines se confondent envers tout ce qui concerne immédiatement l'homme proprement dit, vu la coïncidence entre le sujet et l'objet. Elle s'y borne à ce qu'exige la généralité des préceptes, toujours destinés à l'homme en général, sans tenir compte des diversités individuelles, lesquelles doivent finalement prévaloir dans l'application, qui ne saurait ainsi jamais comporter une rationalité complète. Quand la médecine sera rentrée dans la morale, dont elle est normalement inséparable, leur commun caractère synthétique deviendra pleinement irrésistible, et fera sentir comment l'Humanité constitue l'intermédiaire nécessaire entre l'homme et le monde, ou le milieu²⁶.

- 28 Il nous reste ainsi à détailler plus largement les conséquences diverses qui résultent de cette pensée de la santé comme « hygiène cérébrale » et thérapeutique morale.

Intégration de la médecine au sacerdoce. Conséquences politiques et conséquences thérapeutiques

- 29 Cette conception de la médecine comme art synthétique et cette conception de son but, l'hygiène cérébrale, comme santé morale, déterminent en effet rigoureusement le régime propre à la médecine ; il n'est plus indifférent que le médecin soit moral ou non, rétribué par l'État ou non, catholique ou non, etc. L'intégration du médecin positiviste à un sacerdoce résulte ici de la conception même de sa science, et n'est pas la marque d'une déviation mystique chez le fondateur du positivisme ; elle découle d'une exigence de conséquence proprement philosophique. Du reste, la solidarité revendiquée par Comte entre médecine et sociologie, entre les fondements théoriques de la biologie et le sens, social et même économique, de l'exercice médical concret, ne transparait-elle pas, elle-même, par contraste dans le développement de la médecine actuelle ? La « théorie » de la médecine est en effet toujours solidaire d'une pratique et d'une politique du soin²⁷. La constitution d'un monopole académique dans la collation des grades médicaux s'est par exemple accompagnée de l'essor d'une biologie analytique, d'une médecine spécialisée et de la figure du médecin « libéral », formant en somme un

bloc rien moins qu'accidentel. Comment s'étonner de la systématisme de la pensée de Comte quand sa négation ou son envers a su ainsi faire montre d'un certain esprit de suite dans la réalisation de son propre modèle ? Ici le contraste doit éclairer davantage qu'une longue analyse. Et on pourra adjoindre, pour compléter cette étude, l'éloge que, dans une lettre à sa sœur, Comte adresse au médecin de Montpellier qui sut soigner avec humanité et désintéressement leur père malade :

Il s'approche du type des vrais médecins, devenus fonctionnaires publics, et pourvus d'un traitement fixe qui leur dispensera de faire payer leurs conseils physiques autrement que les confesseurs ne font payer leurs conseils moraux, par le respect et la reconnaissance de leurs clients. Il faudrait que le public, au lieu d'admirer un médecin qui gagne cent mille francs par an, le flétrisse pour cela même, puisqu'un tel revenu ne peut être obtenu, quel que soit le taux des visites, sans prendre plus de malades qu'on n'en peut traiter, et sans négliger les devoirs hippocratiques de soigner gratuitement les pauvres. Mais j'espère que mes disciples médicaux, dont le nombre augmente avec rapidité, formeront, par leur conduite habituelle, un contraste décisif envers la dégradation morale de ces riches célébrités²⁸.

- 30 La thèse comtienne restitue donc un envers à une conception peut-être hégémonique de la médecine comme service social, public ou non d'ailleurs, résultant d'une spécialité académique homogène. Elle interroge en retour l'articulation entre soin, économie et éducation. Sans doute le Bardamu du *Voyage au bout de la nuit* incarne-t-il en un sens l'abandon à elle-même d'une médecine au cœur du siècle, incapable d'assigner un sens et une mesure à l'évidence du lien entre mal social et mal physique ; et c'est très exactement cette dispersion des expertises et des compétences orgueilleuses dans une lutte de marché que tend à remplacer le plan d'éducation positiviste. L'épuration économique de la médecine, libérée de sa servitude marchande²⁹, reviendrait en effet à abolir l'antagonisme politique entre le soin charitable, théologique, et la compétence universitaire :

Ainsi Comte se félicite-t-il de « l'élimination des religieuses qui ont monopolisé de manière si désastreuse les soins de nos malades publics. J'ai osé indiquer et approuver leur exclusion, et cette conséquence a été fort bien accueillie par tous ceux qui, comme médecins, ou comme malades, connaissent la nature altière et inhumaine, trop souvent hypocrite, de ces femmes si sottement prônées. (...) En combinant cette mesure avec la suppression du privilège légal du doctorat, on hâtera l'extinction de la classe médicale, destinée à se fondre dans le corps sacerdotal³⁰.

- 31 Une conception synthétique et positive de la biologie, en déterminant la santé comme un tout, comme une forme de perfection humaine, impose alors à la médecine un régime d'existence sociale bien précis. Il s'agit d'écarter le soin de l'écueil de la compétence comme celui de la bienfaisance ; il s'agit de tirer la médecine au-delà de l'antagonisme moderne entre l'ordre des faits, justiciables d'une technique efficace mais sans âme, et l'ordre des valeurs. On voit par là en quoi le médecin est bien, pour Comte, le point de basculement et de progrès par-delà la scission scientiste entre être et devoir être, fait et valeur. C'est à former ces médecins, comme à étoffer leur thérapeutique, que la littérature sera destinée dans l'économie du positivisme comtien.

La médication littéraire

Envisageant toujours la maladie comme ayant un siège essentiellement cérébral, quoique les symptômes en soient le plus souvent corporels, [les médecins

positivistes] se trouveront bientôt entraînés à fixer leur principale attention, d'abord pathologique puis thérapeutique, sur une foule de changements intellectuels et moraux, qui restent maintenant inaperçus, jusqu'à ce qu'ils produisent la folie proprement dite. Dès lors leurs prescriptions feront habituellement figurer les émotions et les études comme moyens de traitement³¹.

- 32 Prescrire des émotions et des études, au même titre que des onguents et du repos. Aussi fondée en raisons positives que cette prescription puisse paraître, elle ne laisse pas de heurter un lecteur contemporain. On a pu voir ce qu'elle avait de nécessaire une fois posée la nature synthétique de la biologie et donc des thérapeutiques médicales. Il convient toutefois de caractériser plus nettement le statut et la portée de la création littéraire dans l'ensemble du système positiviste, afin d'en saisir l'articulation spécifique avec la formation puis la pratique quotidienne des médecins.

Formation littéraire indispensable aux médecins, comme préparation à l'esprit de synthèse

- 33 Le matérialisme consiste à « dégrader les plus nobles spéculations en les assimilant aux plus grossières³² » ; à ramener, par exemple, les conceptions morales à des préjugés sociaux, les phénomènes vitaux à de simples procédés chimiques, ou encore les transformations physiques à de pures mécaniques géométriques. Comme tel, le matérialisme est donc une tentation interne à l'esprit, une ornière où son développement normal ne cesse de menacer de l'entraîner. Tout plan d'éducation doit ainsi prendre en compte, pour la prévenir, la tendance que nous avons tous à penser le supérieur d'après l'inférieur, et ainsi, par excès d'abstractions, à manquer la spécificité des phénomènes les plus complexes, les plus élevés, en les noyant dans des faits généraux, jusqu'à la pure et simple indistinction.

C'est partout le même vice radical, l'abus de la logique déductive, et le même résultat nécessaire, l'imminente désorganisation des études supérieures sous l'aveugle domination des études inférieures³³.

- 34 L'enjeu est donc d'abord éducatif et épistémologique : la synthèse biologique ne peut se maintenir dans sa pleine homogénéité sans concevoir un dispositif de formation médicale qui garantisse le sujet contre l'abstraction et la tentation matérialiste (substituer à la recherche de l'équilibre moral une médication « chimique » etc.). Les médecins doivent apprendre à penser la maladie par l'homme, et non point par la physique ou la chimie ; or comment y parvenir si la singularité humaine ne nous est pas auparavant devenue familière ? C'est ici qu'intervient la littérature, comme idéalisation de la singularité humaine, sensibilité à la vie concrète des individus en ce que leur vie morale résume autant une époque et un milieu social que des aspirations morales communes à tous, et irréductibles à de simples préjugés. La littérature n'a donc rien, chez Comte, du « supplément d'âme » par lequel on corrigerait la sécheresse des études positives d'un vernis de « culture générale », sans que ce soit ici l'occasion d'une réforme essentielle de l'enseignement positif. Elle constitue à l'inverse le principe même de l'instruction scientifique, principe par lequel elle peut seule acquérir véritablement son but comme son objet. La médecine demeurerait en effet incomplète et incohérente si la littérature, comme héritage et disposition, ne nous peignait en permanence certaines images de l'homme comme être moral et singulier, en nous proposant ainsi une fin à nos activités. Car comment aider son prochain, l'assister dans le constant travail « d'harmonie cérébrale » si l'on demeurait indifférent ou aveugle

aux passions humaines, colère, jalousie, ambition, ces passions qui font l'étoffe des grands poèmes ? Comment comprendre quelque chose à un mal si on ne peut partager une condition souffrante ? La douleur n'est pas qu'un phénomène physiologique, elle se dit dans la plainte ; et celle-ci veut davantage être écoutée, reçue comme telle, que simplement apaisée ou consolée. Qui n'a lu le poème de Job, peut-il comprendre pourquoi les consolateurs sont méprisés par les malades mêmes ?

- 35 Au fond, la littérature constitue donc, pour Comte, la véritable anthropologie ; celle qui, tendant toujours vers le drame singulier d'un héros, rend compte de l'ensemble de la hiérarchie des influences que sa position résume, et lui confère par là un sens humain. Une maladie n'est humaine qu'en ce qu'elle dit quelque chose d'un homme et de sa vie, de son milieu comme de l'avenir qu'il rêve ou craint. « L'histoire » du malade n'a ainsi pas à être retrouvée, ou juxtaposée, à l'analyse pathologique : elle en est la clé. Seulement il faut ici plus que des mots ; il faut une institution et un plan d'études permettant de constituer cette hauteur de vue en habitude professionnelle. Aussi le plan de 1849 ajoute-t-il à la formation encyclopédique (toutes les sciences, suivant l'ordre de leur complexité croissante) une solide formation littéraire ; non par ornement, nous l'avons dit, mais parce que la littérature consigne toutes les leçons morales de l'humanité et exprime ainsi la vérité synthétique de notre condition.

Sous tout autre aspect, les études littéraires sont réellement supérieures, en excitant davantage, quoique vaguement, l'esprit d'ensemble, pendant que l'instruction mathématique cultive et consacre l'esprit de détail, principal fléau du siècle actuel. Le positivisme termine cette longue controverse en plaçant, dans l'état normal, la poésie au-dessus de la philosophie, comme étant plus près de la religion, c'est-à-dire plus synthétique et plus sympathique³⁴.

- 36 La culture littéraire est ainsi conçue par Comte comme une garantie contre le matérialisme inhérent au développement scientifique, et comme la condition de possibilité d'une vue véritablement humaine sur les phénomènes moraux et physiologiques. Nous devons en effet ajouter que si la littérature s'avère porteuse d'une méthode, en imposant l'esprit d'ensemble contre la dispersion analytique, le sens de la personne contre les divisions de détails, elle peut également constituer un élément de « diagnostic ».
- 37 Les passions humaines sont en effet transparentes dans l'œuvre littéraire ; le critique y apprend autre chose qu'à connaître un champ de la production culturelle d'un lieu ou d'une époque donnés. Si nous lisons encore Homère ou Dante, c'est bien qu'au-delà des intérêts d'un temps, ils savent parler de ce qui demeure en l'homme. Car nous aimons toujours, en quelque manière, d'imparfaites Béatrice, comme nos colères, malgré leur commune médiocrité, gardent quelque chose de celle d'Achille. Aussi la culture littéraire nous explique-t-elle à nous-mêmes. Et si la vie quotidienne apparaît comme marquée par la dernière confusion, l'urgence et la diversité des situations nous contraignant à une cécité fébrile, l'œuvre littéraire peut, par l'idéalisation, marquer des contours plus fermes, et ainsi fournir à la vigilance morale des types et des modèles pertinents. Ainsi nous penserons l'avarice en Grandet, l'hypocondrie en Orgon, et la folie en Don Quichotte³⁵.
- 38 Le médecin trouvera donc dans sa bibliothèque, et dans les grandes œuvres, simultanément de quoi retremper sa méthode synthétique, en mettant constamment sous son regard non des pathologies ou des biopsies, mais des êtres et des sujets, et de quoi se constituer un catalogue de « caractères » d'après lesquels orienter son jugement. Par là, la culture et la tradition littéraires, en nous donnant les types vers

lesquels tendent plus ou moins nos passions, anticipent sur les vices de chaque vie, et le mal qui ronge chacun, ici colère et agitation, là paresse et relâchement, tout en permettant d'élaborer une médication affective.

L'œuvre littéraire : un régulateur de l'innervation

39 Il nous reste un dernier aspect de la synthèse entre médecine et littérature que propose Comte : la cure littéraire, c'est-à-dire les vertus médicales de l'œuvre littéraire elle-même et sa place dans la médication religieuse comtienne.

40 Il faut commencer par remarquer l'ambivalence de la littérature. Etant un « art », elle ne se limite pas à être porteuse de certains jugements, ou figures intellectuellement compréhensibles : au sens propre, la littérature est une production, une industrie humaine, qui prend place dans l'économie d'une société. L'œuvre d'art n'est pas davantage purement esthétique que la science purement théorique. Comme capacité et art humains, elle exprime une puissance humaine, de soi sur soi ; c'est une puissance modificatrice. Et il est vrai qu'un livre ou une œuvre peut changer une vie, orienter différemment nos choix et nos humeurs. On sait par exemple que la mélancolie peut être tout à la fois convoquée ou congédiée par quelques notes de musique ; l'ardeur encouragée par quelques pages épiques etc. La littérature est ainsi pour Comte une industrie, et peut-être la plus élevée qui soit, puisqu'elle tend à forger les hommes mêmes. Il faut donc envisager les œuvres comme des machines à guérir et à manier les sentiments humains selon leurs lois propres, par les vertus de l'imagination, de l'identification, et de la langue même. La grande œuvre émeut et améliore celui qui la goûte ; aussi l'inculture est-elle un mal qui appelle un éducateur autant qu'un médecin.

Quoique les arts techniques se proposent de réaliser des perfectionnements que les arts esthétiques se bornent à imaginer, cependant la poésie accomplit déjà une amélioration indirecte, mais capitale, en modifiant nos sentiments. (...) Elle exerce spécialement l'action la plus difficile et la plus décisive, pour exciter ou calmer nos passions, non pas à son gré, mais suivant leurs lois naturelles. Elle devient alors un puissant auxiliaire de la morale, comme on l'a toujours senti³⁶.

41 Le critique littéraire se fait ainsi l'exégète d'une mécanique des sentiments, capables d'orienter le cours des humeurs et des affections humaines. Le tableau cérébral et la théorie positive du cerveau supposent ainsi toute une économie de la force morale que l'œuvre concentre et livre à l'usage personnel³⁷. Davantage que par des prières théologiques ou des rites absurdes, l'homme doit pour Comte agir sur lui-même par une culture raisonnée des grandes œuvres. Et c'est bien à cela que se borne, pour l'essentiel, la liturgie positiviste.

42 Il faut néanmoins s'en tenir ici à deux idées. D'une part, l'art littéraire n'est justiciable d'aucun privilège « romantique » : l'artiste est un producteur, il réalise un objet d'intérêt collectif ; il n'a pas à usurper les fonctions de l'éducateur ou du prêtre, ni même à s'arroger un « génie » prophétique. La littérature, au fond, est une réalité bien terrestre, industrielle même, dont il s'agit de réguler et de contrôler le développement. Mais d'autre part, il faut souligner la centralité de la culture littéraire, et notamment de la lecture, dans notre existence morale. L'usage régularisé et conscient de la lecture doit permettre de conquérir une maîtrise de ses humeurs bien plus large et complète que ne le pourraient des approches matérialistes (chimiques en particulier...) Il conviendra donc que la société normale entoure d'un soin particulier l'imprimerie³⁸, et sélectionne les plus grandes œuvres, pour leurs vertus morales et humaines, au service

de « l'auto-médication » de chacun. La lecture quotidienne de Dante et Homère, le rejet des journaux et de la presse politique, devait garantir à Comte une véritable égalité d'humeur ainsi qu'une certaine habitude de bienveillance³⁹. Puisque « le vrai goût n'existe jamais sans dégoût⁴⁰ », l'admiration des grands poètes implique par ailleurs le mépris et l'indifférence à l'égard de l'essentiel des productions contemporaines, et même historiques, ne pouvant guère que perturber ou distraire notre intelligence.

- 43 L'intégration de la littérature, non pas seulement à titre de préparation des médecins, mais comme instrument de médication, est ainsi solidaire d'une pensée de l'art comme industrie affective et comme éminent régulateur des humeurs et des opinions humaines. On conçoit dès lors comment une pensée synthétique de la biologie et de la médecine a pu voir dans une littérature épurée des scories romantiques et mercantiles, du mythe du génie littéraire comme de l'agiotage poétique, une véritable providence humaine, et placer les lectures choisies au rang de thérapeutique. Nous aboutissons ici à une figure du médecin humaniste, résolvant l'antinomie entre le prêtre et le savant, mais aussi la contradiction entre le littéraire et le spécialiste, que ne sépare jamais qu'un absurde régime académique. C'est en ce dernier sens que le positivisme comtien, cette vaste entreprise de synthèse et de coordination, a pu se concevoir comme une médecine du corps social occidental lui-même, déchiré d'abstractions au sortir de sa vaste révolution morale et scientifique. Car la réintégration de la littérature dans la science, comme de la médecine dans la société, contre les abstractions académiques, devait essentiellement aboutir à une politique de socialisation des forces intellectuelles, esthétiques et morales, au service de la recherche d'une harmonie inaccessible aux chimères théologiques et métaphysiques.

Conclusion

- 44 La pensée de la médecine et celle de la littérature ne sauraient être séparées chez Comte, car elles constituent les deux faces d'une même conception de l'unité morale et affective de l'existence humaine. Cette réflexion aboutit ainsi à une synthèse « politique » de l'art médical, dont on retiendra essentiellement trois aspects.
- 45 En premier lieu, la médecine a pour objet spécifique, chez Comte, la médiation nécessaire et fragile entre le corps et le cerveau ; elle constitue une sécularisation du problème théologique du salut, et de l'union de l'âme et du corps, à partir d'une conception synthétique de la santé morale et physique. Soigner n'est en effet pas réparer une machine extérieure à la vie de l'homme, comme si le chirurgien était un « garagiste », mais garantir l'harmonie humaine individuelle à toutes les époques de la vie. La poésie apparaît ainsi à la fois comme l'instrument de la médication et le révélateur de son sens et de sa portée. L'empathie lucide et fraternelle du médecin, qui n'a rien d'un fatalisme scientiste, entend ici se substituer au thrène du poète comme à la prière du prêtre. Le positivisme médical se constitue donc en lieu d'une transformation radicale de l'idée même de santé, par sa socialisation et sa caractérisation affective et morale comme équilibre organique en recherche d'une harmonie humaine.
- 46 En second lieu, le médecin positiviste constitue une figure éminemment historicisée : son apparition, comme sa construction dogmatique et institutionnelle (encore à venir, Comte le sait bien), s'inscrit dans une évolution simultanément scientifique et politique. Scientifique car la médecine positiviste se pense comme synthèse humaine

des différentes anticipations biologiques auxquelles se résume encore l'essentiel de la science médicale ; elle se veut conclusive principalement parce que l'idée de vie cérébrale (entretenu par une tradition humaine, une culture) constitue la forme la plus élevée de vitalité susceptible de couronner toute échelle des vivants. Evolution politique, car l'apparition d'une biologie positive peut seule prendre la relève d'une lecture théologique épuisée des maux humains (les malades veulent moins de prières que de soins), encore improprement légués à une administration académique anarchique. La dispersion des champs d'activités, médicaux et littéraires ici, témoigne de la vacance de tout sacerdoce capable aujourd'hui de se constituer en véritable médiateur du corps social, et point de convergence des travaux humains. Entre le curé et l'instituteur, entre la providence politique d'un État et la providence théologique d'un Dieu, il y a place, chez Comte, pour une providence purement humaine, qui a banni les entités supérieures, et ne cherche de salut que dans les multiples travaux des hommes, au premier chef desquels leurs travaux esthétiques. Le progrès passerait alors par la formation d'une nouvelle classe médiatrice, irréductible aux classes antérieures et devant accomplir la conciliation. Le médecin positiviste sera donc pour la société ce que le conservateur sera en politique, l'instrument d'un dépassement des contradictions qui font la maladie moderne⁴¹. L'avenir de la médecine reposerait en somme, pour Comte, sur la réforme de la formation des médecins, et donc sur la redéfinition de l'éducation occidentale.

- 47 Enfin, notons que la grande conséquence du propos comtien permet, qu'on y souscrive ou pas, de dessiner par contraste comme une cartographie des dispersions essentielles produites par l'essor d'une médecine hautement spécialisée et bureaucratisée, au point de peiner parfois à rendre compte de son articulation avec les autres sphères de la pensée et de l'activité humaine. La lecture de Comte se justifierait alors par la lumière oblique qu'elle jette sur les multiples difficultés éthiques associées à des thérapeutiques qui, faute d'avoir la morale pour principe, sont contraintes de l'introduire de l'extérieur, et comme par surcroît, sous la forme de « commissions de déontologie », ou de campagnes de communication.

NOTES

1. Il faut « envisager nos diverses connaissances réelles comme composant au fond une science unique, celle de l'humanité. » *Discours sur l'ensemble du positivisme* (par la suite : DEP), cité dans le *Système de politique positive*, (par la suite : SPP) tome 1, Paris, société positiviste, 1929 p. 41.
2. « Quoique chaque partie exige des inductions distinctes, chacune [des sciences] reçoit de la précédente [dans l'ordre encyclopédique] une influence déductive qui restera toujours aussi indispensable à sa constitution dogmatique qu'elle le fut d'abord à son essor historique. » DEP, *id.*
3. Le matérialisme consiste à « dégrader les plus nobles spéculations en les assimilant aux plus grossières. » DEP p. 50. Il n'est donc pas propre qu'à la réduction du moral ou sociologique ou du vital au biologique ; il est une tendance réductionniste inhérente à la méthode scientifique elle-même.

4. « Le positivisme se compose essentiellement d'une philosophie et d'une politique, qui sont nécessairement inséparables, comme constituant l'une la base et l'autre le but d'un même système universel, où l'intelligence et la sociabilité se trouvent intimement combinées. » DEP préambule général, p. 2.
5. « Religieusement jugés, les appels absolus à la démonstration constituent des émeutes des vivants contre les morts, en aspirant à faire prévaloir le raisonnement individuel sur la raison collective proclamée par les interprètes de l'humanité. » *Synthèse subjective* (par la suite : SS), Paris, Fayard, 2000, p. 373.
6. On pourra se reporter pour commencer à mon article « Positivisme ou scientisme ? Les enjeux politiques d'un point de vocabulaire » in *MEI, Médiation et information, revue internationale de communication*, numéro 30, « Scientisme(s) et communication », Paris, l'Harmattan, 2010.
7. « Les deux arts les plus difficiles et les plus importants (...) sont l'art médical et l'art politique. » *Cours de philosophie positive* (par la suite : Cours), 60^{ème} leçon, Paris, Hermann, tome 2, p. 777.
8. Voir *Correspondance générale*, Paris, Mouton-Vrin, 1973-1995 (par la suite : CG), tome V, p. 275 et suivantes.
9. On lira en ce sens le texte du docteur Robinet, « Considérations sur la répression de médecine illégale et sur le projet d'association générale des médecins de France », in *Audiffrent, Appel aux médecins*, Paris, Dunod, 1862, p. 187-197.
10. « L'association générale n'est pas un acheminement vers la réforme médicale, c'est un obstacle ! » Robinet, *op. cit.* p. 187.
11. « Mais l'anarchie et la rétrogradation sont encore plus complètes dans l'art, dont la nature éminemment synthétique repoussait davantage l'empirisme analytique. Envers la poésie elle-même, la dégradation est devenue telle que les lettrés ne peuvent rien apprécier au-delà du style ; au point de placer souvent de vrais chefs-d'œuvre au-dessous de compositions non moins médiocres qu'immorales ». *Catéchisme positivisme*, onzième entretien, Paris, les éditions du Sandre, 2009, p. 323.
12. « Bibliothèque du prolétaire au dix-neuvième siècle », in *Catéchisme positiviste*, p. 39-43.
13. Comte, moins que tout autre, eut la religion de la science, c'est-à-dire de la valeur prétendument absolue du vrai : « Toutes les sciences n'ont de valeur que comme préparant l'étude de la nature humaine. Même celle-ci n'est vraiment systématisable qu'en la rattachant à sa destination pratique, pour le perfectionnement de l'homme : tout le reste est vanité. » Lettre à Audiffrent du 29 janvier 1857, CG. VIII, p. 394.
14. *Cours de philosophie positive*, première leçon, Cours, tome I, p. 3.
15. « Mon opinion est, en résumé, que la physiologie est devenue aujourd'hui une science entièrement positive, non seulement malgré la doctrine de Gall, mais en partie à cause de cette doctrine. » Lettre à Valat du 8 septembre 1824, CG. I, p. 126-127.
16. *Discours sur l'ensemble du positivisme*, SPP. I, p. 31.
17. « Sans méconnaître ici les services trop incontestables rendus à la science et à l'art médical par la dissection de l'homme, nous pensons qu'on doit plutôt chercher à la restreindre qu'à lui donner de nouveaux développements. En prodiguant moins de cadavres humains, on forcera les élèves à disséquer les animaux, et la nécessité développera les notions comparatives qui doivent en former les bases essentielles. On évitera en outre cette fâcheuse tendance qui tend à enfermer l'étude organique dans l'étroit rayon de nos sens. L'élève voyant moins cherchera davantage à comprendre. » Segond, Montègre, Robin, *Nature et plan de l'école positive*, rapport, 28 février 1849. CG. V, p. 284-285.
18. « Si l'idée de vie est inséparable de l'idée d'organisation, l'une et l'autre ne sauraient davantage s'isoler de celle d'un milieu spécial, en relation déterminé avec eux. » Cours, 40^{ème} leçon, tome III, p. 161.

19. « Le mode d'existence des corps vivants est, au contraire, nettement caractérisé par une dépendance extrêmement étroite des influences extérieures, soit dans la multiplicité des diverses actions dont il exige le concours déterminé, soit quant au degré spécifique d'intensité de chacune d'elles. » *Id.*, p. 153.
20. Voir la tentative d'un disciple de Comte pour constituer une « mésologie » comme science générale, in J.F. Braunstein, *La Philosophie de la médecine d'Auguste Comte*, Paris, PUF, 2009, p. 127-129.
21. *Examen du traité de Broussais sur l'irritation*, SPP. IV, appendice p. 222.
22. Broussais reste pour lui, près de trente ans plus tard, le « seul homme de génie dont la médecine puisse réellement s'honorer depuis Hippocrate. » Lettre à Audiffrent du 1er novembre 1855, CG. VIII, p. 136.
23. « Les prétendues maladies classiquement distinguées se réduisent essentiellement à de simples symptômes. Il ne peut exister au fond qu'une seule maladie consistant à ne pas se bien porter. » Lettre à Audiffrent du 18 novembre 1854, CG. VII, p. 271.
24. Comte en réserva l'exposé pour le second tome de la *Synthèse subjective*, tome que la mort lui interdit d'écrire, mais dont son disciple Audiffrent proposa une esquisse dans son *Appel aux médecins*.
25. *Op. cit.* p. 143.
26. Lettre à Audiffrent du 2 septembre 1855, CG. VIII, p. 112.
27. Voir par exemple Michel Foucault, *Naissance de la clinique, une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963.
28. Lettre à Alix Comte du 3 avril 1856, CG. VIII, p. 242.
29. « Il vaut mieux perdre votre argent qu'altérer votre altruisme, où réside votre principal trésor. M. Audiffrent m'a récemment écrit que, quand il exercerait la médecine, il n'enverrait jamais de note, attendant avec résignation la rétribution quelconque qu'on jugera spontanément convenir à ses soins, quoiqu'ils puissent ainsi souvent rester frustrés de toute compensation pécuniaire. Dans une profession fautive, où la démoralisation est toujours imminente, parce qu'on y vend ce qui ne saurait normalement se vendre, on ne peut éviter ou surmonter cette dégradation qu'en se conduisant ainsi. » Lettre à Edouard Foley du 6 juillet 1857, CG. VIII, p. 513.
30. Lettre à Laffitte du 26 septembre 1849, CG. V, p. 88-89.
31. Lettre à Audiffrent du 1er novembre 1855, CG. VIII, p. 135.
32. *Discours sur l'ensemble du positivisme*, SPP. I, p. 50.
33. *Id.* p. 51.
34. Lettre à Richard Congreve du 9 juillet 1857, CG. VIII, p. 519. Ce dernier exemple fait encore l'objet d'un développement spécifique dans le *Système* (SPP. III, p. 457).
35. « Depuis deux siècles et demi... le meilleur livre publié sur la vraie théorie de la folie. » Lettre à Hadery du 25 janvier 1856, CG. VIII, p. 212.
36. *Discours sur l'ensemble du positivisme*, SPP. I, p. 373.
37. Ainsi Comte, rendu mélancolique par la relecture des conclusions du *Cours*, et par leur aridité morale, veut-il s'en guérir par une lecture plus appropriée ! « Outre leur sécheresse morale, qui m'a fait immédiatement lire un chant d'*Ariosto* pour me remonter »... Lettre à Audiffrent du 28 mai 1857, CG. VIII, p. 477.
38. Comte jugeait que l'on imprimait trop, compromettant ainsi l'admiration due aux grands livres par le flot de nouvelles parutions. Aussi recommanda-t-il à son sacerdoce de s'abstenir, pour l'essentiel, de publier : « Il appartient à la classe contemplative d'offrir aux autres l'exemple d'une sage modération envers l'usage de la parole, de l'écriture, et surtout de l'imprimerie, dont l'anarchie moderne a tant abusé. » SPP. IV, p. 258.
39. Par « hygiène cérébrale », Comte s'est en effet abstenu depuis 1838 de toute lecture de journaux afin de se « maintenir sans effort à des vues habituellement plus générales, aussi bien

qu'à des sentiments plus purs et plus impartiaux. » Lettre à Mill du 20 novembre 1841, CG. II, p. 20.

40. *Discours sur l'ensemble du positivisme*, SPP. I, p. 371.

41. *L'appel aux conservateurs*, en effet, « systématise la politique actuelle en indiquant la manière dont les conservateurs régénérés doivent utiliser les rétrogrades et les révolutionnaires, tout en les dominant. Or cette attitude sera bientôt celle du digne médecin, surtout rural, entre le curé catholique et le magister sceptique, qu'il doit savoir tenir en subalterne, mais paternellement, en utilisant leurs influences respectives, d'après une conduite aussi sympathique que synthétique, comme conseiller naturel du maire. » Lettre à Audiffrent du 2 septembre 1855, CG. VIII, p. 113.

RÉSUMÉS

En définissant la santé humaine à partir de l'idée « d'hygiène cérébrale », Comte cherche à penser l'unité profonde de la littérature et de la médecine comme l'expression d'une même vie, celle de l'humanité. Le positivisme propose ainsi une synthèse « politique » de la médecine qui, en s'opposant au scientisme naissant, associe dans une même pratique le soin et la pédagogie, la connaissance biologique et la critique littéraire. Par là se dessine une conception nouvelle de la place du médecin dans l'ordre social : médiateur entre l'âme et le corps, il lui revient également, suivant Comte, de concilier les forces historiques antagonistes de l'ordre et du progrès.

When Comte defines human health as “cerebral hygiene”, he tries to think the profound unity of medicine and literature as the expression of the same and superior life : that of humanity itself. Positivism draws therefore a “political” synthesis of medicine, which, as it opposes to a rising scientism, bounds together care and pedagogy, biological knowledge and critic's skills. Thus appears a new conception of the the social place reserved to medicine : arbitrators of the conflict between body and mind, doctors have as well, in Comte's system, to reconcile order and progress as antagonist historical forces.

INDEX

Keywords : Auguste Comte, health, literature, medicine, positivism

Mots-clés : Auguste Comte, littérature, médecine, positivisme, santé

AUTEUR

FRÉDÉRIC DUPIN

IUFM de Paris